

Unité

L'ARCHIMANDRITE ANDRÉ SCRIMA ET LE CARMEL

La figure du Père André Scrima (1925-2000), orthodoxe roumain, est sans doute bien connue des lecteurs du *Bulletin de la Crypte*. La revue *Contacts* lui a consacré deux numéros². Plusieurs de ses œuvres ou études de sa pensée sont éditées en français³. Nous n'évoquerons que quelques écrits qui montrent la convergence entre son esprit hésychaste et la spiritualité carmélitaine.

Il est né en 1925 à Gheorgheni, petite ville située à peine à 50 km de notre skite de Stânceni. Cette localité comptait à son époque une belle synagogue et des églises de diverses confessions chrétiennes. Mais André Scrima ne vécut qu'un an à Gheorgheni, la profession de son père (agent forestier) l'obligeant à changer de ville. On peut supposer cependant que cette mosaïque religieuse dans laquelle il a vu le jour, puis les

² A. MANOLESCU, « André Scrima ou la *stabilitas in peregrinatione* », *Contacts*, n° 261, 2018/1, p.21-36 ; A. SCRIMA, « Essai sur la spiritualité liturgique de l'Église d'Orient », *ibid.* p. 37-56, et *Contacts* 262, 2018/2, p. 127-152.

³ Par exemple : « La tradition du père spirituel dans l'Église d'Orient », *Hermès* 4, 1966-1967, p. 79-94. *Passion et résurrection selon saint Jean*, Québec 2007. *L'évangile de Jean. Un commentaire*, Paris 2017 ; *André Scrima. Expérience spirituelle et langage théologique*, *Orientalia Christiana Periodica* 306, Rome 2019. La revue *Mikhtav* 90, 2021, donne les actes du colloque online qui lui a été consacré le 20 juillet 2021.

déménagements successifs de sa famille ont contribué à son ouverture d'esprit.

Sa vie prophétique est bien en harmonie avec l'idéal prophétique du Carmel, tel que Mère Élisabeth, notre prieure d'heureuse mémoire, nous l'a enseigné. Curieusement tous deux ont relevé une même phrase pour caractériser le Carmel : « Le Carmel est une lampe orientale où brûle une flamme espagnole ». Cette définition due à André Frossard⁴, que Mère Élisabeth a fréquemment citée, est notée par P. Scrima dans ses carnets d'annotations anthropologiques qui datent de sa période roumaine, 1950-1958⁵.

P. André Scrima a eu d'ailleurs l'occasion d'aller dans un Carmel, celui de Boulogne, dans la banlieue parisienne. Voici le récit pittoresque de sa rencontre avec les carmélites :

« Un jour, accompagné d'un prélat, je suis allé visiter un Carmel (résidence de sœurs carmélites), à Boulogne. C'était un Carmel de stricte observance : quand je suis entré au parloir, j'ai vu une solide grille, prévue avec des clous pointus vers le visiteur et avec un gros rideau dans la partie des sœurs (sainte Thérèse, comme espagnole savait garder ses filles !) À un moment donné, j'ai sursauté, réellement effrayé : une voix caverneuse s'est fait entendre, pas très distincte, plutôt lugubre. C'était la mère supérieure qui parlait de l'autre côté. Après ma présentation, la Mère supérieure rassembla le Carmel de l'autre côté de la grille, releva le rideau parce que toutes les carmélites étaient munies d'un voile quasi arabe

⁴ A. FROSSARD, *Le sel de la terre*, Paris 1954, p. 103 ; 1969², p. 107.

⁵ « Carmelul este o lampă orientală unde arde o flacăra spaniolă », publiée dans A. SCRIMA, *Antropologia apofatică*, Bucarest 2005, p. 223. Je remercie P. Iulian Dancă, qui m'a signalé cette note d'André Scrima.

(c'était cependant une concession en mon honneur) et, sans que je m'y attende, il a fallu que je parle. Je fus étonné et modeste – comprenant combien la Prière du cœur était connue, en milieu carmélitain, par la lecture du Pèlerin, d'autres études et les conférences des Pères d'Istina. J'ai essayé, sur-le-champ, une sorte de méditation communautaire (si je peux parler ainsi : c'est-à-dire la participation de l'auditoire par des questions et le partage d'expérience personnelle) ; pour moi, ce fut une joie divine. Quelques jours après, je me trouvais envahi de lettres de la part des supérieures d'autres Carmels de la province qui m'invitaient dans leurs monastères pour la même chose (P. Chenu, qui était à Paris et a appris cela, m'a dit, non sans un accent ironique : Mon Père, vous allez devenir le Prêcher du Carmel) ; mais j'ai cru qu'il était mieux de ne pas y aller⁶ ».

Il est intéressant de noter la convergence spirituelle entre la spiritualité hésychaste dont est porteur l'archimandrite A. Scrima et la vie d'oraison des filles de sainte Thérèse, qui n'ignorent pas les *Récits d'un Pèlerin russe* et qui ont bénéficié du Centre d'études œcuméniques Istina, fondé par les dominicains, en 1927, pour promouvoir les études et les rencontres avec le monde slave. Aussi offrons-nous ici un texte inédit du Père André Scrima, qu'il a rédigé en français⁷, dans

⁶ André SCRIMA, *Ortodoxia și încercarea comunismului*, Humanitas, Bucarest 2008, p. 402-403. Nous avons traduit en français l'original écrit en roumain.

⁷ Il est encore inédit dans sa langue originale, mais il a été traduit en roumain par Anca Manolescu, responsable de l'Archive André Scrima au New Europe College de Bucarest et édité dans *Despre isihasm*, éd. Humanitas, Bucarest 2003. Nous remercions A. Manolescu de nous avoir scanné le texte original.

lequel il évoque Élie, « le grand Orant de la Bible », qui est aussi le *Dux et Pater* de l'Ordre du Carmel.

Nous présentons ensuite un autre texte trop peu connu : les réflexions du Père André sur la sainteté de Thérèse de Lisieux, au moment du centenaire de sa naissance, alors que les écrits de Jean-François Six soulevaient des questions.

Extrait d'un cours dactylographié, donné à la faculté de théologie de l'Université du Saint-Esprit de Kaslik (Liban) pour l'année académique 1970-1971.

Lecture de la Bible

La Bible fournit le lieu d'une herméneutique spirituelle, d'une rencontre totale avec Dieu. Celui qui est en quête de Dieu, en résonance avec son mystère, trouve toujours dans la lecture biblique telle ou telle expression qui lui parle à un autre niveau de sens que purement extérieur. Tel mot subitement l'éclaire et apporte une réponse à sa quête intérieure. C'est une voie qui n'est pas apparente, ne peut devenir l'objet d'un traité ni d'école, mais demeure « plus secrète » : on se rend compte plutôt... qu'il ne faut pas essayer de tracer l'itinéraire de la tradition hésychaste selon les exigences de la prospection historique extérieure... Ceux qui ont embrassé cette vie ont renoncé à leur part dans la publicité du monde afin de mieux le servir... il faudrait plutôt apprendre à lire (cf. André Scrima : *L'avènement philocalique*⁸), c'est-à-dire que dans toutes les

⁸ Cf. Un moine de l'Église orthodoxe de Roumanie [André Scrima], « L'avènement philocalique dans l'Orthodoxie roumaine », *Istina* 3 et 4, Paris 1958, p. 295-328 et 443-474.

références bibliques, il faut pénétrer plus à l'intérieur que ne le fait une lecture « courante ».

Parmi ces références, assez nombreuses, on pourrait citer :

Isaïe 7, 4. *Attention, ne te trouble pas, ne crains pas, que ton cœur ne faiblisse pas.*

Le mot « attention » a une tout autre portée en grec, que rendrait mieux le latin que le français. « Ad-Tendere », tendre vers... qui définit un état d'intention. Je me tiens droit dans telle intention... Attitude non pas psychologique, mais autrement profonde, fondamentale, de l'être. C'est plutôt : Tiens-toi dans la paix. Que ton être profond reste ferme dans la confiance, dans cette foi qui est le fondement même de l'être... le même Isaïe (7,9) disait : *S'ils ne croient pas, ils ne subsisteront pas.*

Proverbes 1, 33. *Mais qui m'écoute demeure en paix, il sera tranquille, sans craindre le malheur.*

On y retrouve toujours cette même tendance. L'hésychasme sera associé à un état de non-anxiété, de dépassement de l'anxiété. Celle-ci ne touche plus le tréfonds de l'être. Il ne s'agit pas d'une absence fortuite de l'angoisse, mais autant que possible, de l'extirpation de ses racines intérieures. Il s'agit bien d'une confiance qui atteindra son point le plus haut dans l'Évangile : Que votre cœur cesse de se troubler, croyez en Dieu, croyez aussi en moi (Jn 14, 1).

Mais il y a plus : on trouve dans l'Écriture tel ou tel épisode qui équivaut à une « icône », c'est-à-dire qui constitue un modèle. Le modèle est là pour que je l'assimile et qu'il m'assimile. Il me donne une méthode (méthodos : à la fois voie et modèle) qui renvoie toujours au sens premier de

l'hésychasme ! « être assis ». Et c'est pourquoi certains passages de l'Ancien testament, vus par un spirituel « hésychaste », lui ouvrent ce qu'il doit faire lui-même. Par exemple :

1 Rois 18, 42. *Pendant qu'Achab montait pour manger et boire, Élie monta vers le sommet du Carmel, il se courba vers la terre et mit son visage entre ses genoux.*

Épisode qui concerne donc Élie, le grand Orant de la Bible. Pour lui, la prière *brûle* le monde. C'est un homme de feu qui participe, en quelque sorte, de la nature du soleil (« Hélios ») à travers toute une série de transformations. On retrouve cet aspect dans le thème de son assomption : Élie y est consumé, mais n'est pas mort dans sa chair, il devient ainsi le précurseur du deuxième avènement, lorsqu'il reviendra goûter la mort dans sa chair. Mais d'abord il est emporté par le char de feu, figuration de la prière contemplative. Tellement concentré en Dieu qu'il disparaît aux yeux du monde. Symbole de cette puissance du feu jusqu'à la consommation eschatologique, à travers des hommes de prière qui ont déjà consumé le monde. Tout ce passage de 1 Rois 17-18 évoque l'épisode de la sécheresse, traduction d'un événement métaphysique, d'une sécheresse spirituelle. Or *il mit son visage entre ses genoux* et voici alors *un nuage, petit comme une main d'homme, qui monte de la mer* (1 R 8, 44) et la pluie, la fraîcheur reviennent. C'est la posture même de l'oraison hésychaste, un de ses modèles (qui représente des analogies avec une attitude du Yoga). Une reproduction de miniature du 12^e siècle nous

montre justement Élie, dans cette pose, sur le Mont Carmel⁹ : l'homme y est représenté plus grand que la montagne, celle-ci est le socle de l'homme, ce qui reste inébranlable. Et lui est comme « retourné » en lui-même, dans cette concentration totale qui lui fait retrouver l'Unité de son être pour rencontrer Dieu. Alors qu'en général, les représentations d'Élie rappellent le passage de la grande boucherie qu'il fit des prophètes de Baal (1 R 18, 40), les hésychastes, eux, ont choisi cette représentation qui répond à leur recherche spirituelle.

Dans le Nouveau Testament aussi, on peut retrouver quelques mentions de l'hésychasme et de son exigence de « paix, de « silence ».

Paul, 1 Th 4, 10-11. *Mais nous vous engageons, frères, à faire encore des progrès, en mettant votre honneur à vivre calmes.*

2 Th 3, 12. *Ceux-là, nous les invitons et engageons dans le Seigneur Jésus à travailler tranquilles¹⁰.*

Actes 11, 18. *Ils se tinrent silencieux et glorifièrent Dieu.*

Autant de témoignages. Mais si on n'y apporte pas cette vision intérieure, on passe à côté du sens hésychaste, d'autant plus que les versions modernes ne perpétuent guère ces zones silencieuses, secrètes, du texte biblique, que le grec exprimait mieux.

⁹ S'agit-il de la reproduction qui se trouve dans le livre de Jean MEYENDORFF, *Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*, coll. *Maîtres spirituels* 20, Paris 1959, p. 92 ? Celle-ci provient du manuscrit Vatican, gr. 1754, fol. 12v, qui est digitalisé depuis 2018. Il contient *L'Échelle sainte* de Jean Climaque. Le fol. 12v représente en fait trois moines dans cette position, la tête entre les genoux. (Note É. P.)

¹⁰ Verset de saint Paul cité dans la Règle du Carmel.

**Un anniversaire vivant et discuté :
Le centenaire de la naissance
de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus**

Le 2 janvier 1873, Thérèse Martin, devenue Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, naissait à Alençon (France), d'une famille de petite-bourgeoisie provinciale. Morte dans son petit Carmel de Lisieux en 1897, à l'âge de 24 ans, elle recevait en 1925 les honneurs de la canonisation. Chaque année son souvenir draine, à la Basilique de Lisieux construite en son honneur, des milliers de pèlerins. Sa statue, d'origine sulpicienne ou italienne, a orné toutes les églises catholiques, et continue à y être vénérée. Son autobiographie, « L'Histoire d'une âme », a été longtemps un best-seller. Le mystère de sainteté qui l'entoure a été bien souvent utilisé à des fins moins nobles. Depuis quelques années, et surtout à l'approche de son centenaire grâce à la possibilité récente de revenir aux manuscrits eux-mêmes, des historiens et des théologiens ont essayé de la scruter, en démythologisant toute cette aura dont on l'avait pieusement enveloppée. La polémique engagée par l'Abbé Jean-François Six « La véritable enfance de Thérèse de Lisieux. Névrose et sainteté » autour de ce passé, polémique à laquelle répondit en partie l'abbé René Laurentin dans son livre « Thérèse de Lisieux, mythes et réalité », veut abattre « la sainte de consommation » dont parlent « Paris-Match » et « Le Nouvel Observateur ». Nous avons demandé au Père André Scrima, moine du monastère grec-orthodoxe de Deir el Harf,

de nous donner son point de vue à ce sujet. Les lignes qui suivent sont les notes de cet entretien.

A. Dupré la Tour s.j.

Le témoignage d'un moine grec-orthodoxe

J'accepte volontiers de parler en moine oriental, volontiers, mais aussi avec l'humour qui convient quand on approche les Saints-de-Dieu : « Un saint triste est un triste saint ». Le saint concerne tous les croyants. Il est, en quelque sorte, celui qui coupe, à travers les frontières sociologiques et institutionnelles des Églises, pour restituer une proximité brûlante du Dieu vivant.

Il est, comme tel, le frère immédiat du croyant, au-delà de certains cloisonnements et définitions. En tant qu'oriental, le débat actuel autour de Sainte-Thérèse est, avant tout, un débat de culture, mais la culture est un milieu de transmission entre humains. C'est déjà un témoignage de présence de rencontrer sa mention dans les pages du « Nouvel Observateur », de voir certaines controverses autour de certains livres, en particulier ceux de J.-F. Six, René Laurentin, Sœur Cécile et le Père Gaucher.

Ce débat permet certains rappels essentiels, à partir de la tradition orientale. Il y a d'abord le saint dans son aventure personnelle avec Dieu. Il y a ensuite une imagerie du saint.

Depuis longtemps, on avait identifié la sainteté avec « l'héroïcité des vertus ». Le saint serait un être qui s'acharne, au prix d'efforts « surhumains », à vaincre la nature, parfois à la

tuer. D'où toute la mythologie, les mythes de « mortification », pour se fixer ensuite dans une sorte d'image de vitrail, qui le rend plus admirable qu'imitable, proche pour notre piété, mais lointain de nous.

La tradition orientale, sans vouloir établir une opposition, mais pour creuser afin de trouver un fonds commun, a voulu toujours trouver dans le saint une présence théophanique, quelqu'un qui révèle un certain aspect de Dieu, qui laisse transparaître le Dieu qu'il a d'abord lui-même expérimenté.

Comme telle, la sainteté ne se réfère pas à l'ordre moral ou à l'ordre moralisant, mais à l'ordre vital de foi. L'Orient a toujours reconnu un magistère de la sainteté. Autrement dit, le saint est celui qui a atteint lui-même une connaissance de Dieu, qu'il livre ensuite d'une manière prophétique, par sa parole, son exemple et même par son silence. Il est, de toute façon, celui qui bouleverse le monde pour le transfigurer, pas pour l'humilier et lui donner mauvaise conscience. Certes, il n'y a pas de saint qui ne soit, dans son âme et dans son corps, un aventurier de l'amour total, mais n'oublions pas, l'aventurier est celui qui arrive, qui atteint (*ad-venire*) son but, et combien de fois ces saints ne nous révèlent-ils pas le visage d'un véritable lutteur avec Dieu, le défenseur des droits de l'homme devant Dieu. Citerai-je, par exemple, le cas de tel ou tel spirituel, russe ou roumain du 19^e siècle, qui meurt en contestant avec Dieu. « *Dieu, je ne te laisserai pas que tu n'aies sauvé mes frères, que tous les hommes ne soient sauvés* ».

Ou cet extraordinaire spirituel du 7^e siècle, Isaac le Syrien, qui définit le cœur chrétien comme un cœur brûlant d'amour, s'enflammant, dans ses prières, de charité pour la

création tout entière, priant pour les pécheurs et pour les justes, pour les arbres et pour les reptiles et même pour les démons. Comme vous voyez, le saint atteint cette pointe extrême où la vérité de l'amour et l'amour de la vérité coïncident.

L'« avocat du diable »

Avant d'arriver à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus notre contemporaine, on peut sans doute remarquer aussi comme un fait significatif l'évolution, dans les diverses époques de l'Église, de la manière de reconnaître et de proclamer la sainteté d'une part, et de nos rapports avec les saints d'autre part. Vous savez que, dans les premiers temps de l'Église, - et ceci est encore valable de nos jours pour l'Église orthodoxe d'Orient - la sainteté était reconnue, dans une sorte de jubilation sobre, comme un don de Dieu par ses frères restés encore sur la terre, d'après, bien sûr, des signes parlants, ce qu'on appelait, dans la tradition latine, la proclamation de la sainteté, « *vivae oraculo vocis* ». Certes, avec le temps, pour pallier des abus et pour garantir un meilleur discernement, l'Église catholique a mis en œuvre la procédure de béatification, en relation aussi avec la forte centralisation de l'Église romaine où « la cause » du saint était instruite comme devant un tribunal (le fameux « avocat du diable » s'appelle, de son nom juridique, le promoteur de la foi et avait pour charge de mettre en relief les défauts de celui que l'on voulait proclamer saint).

À ma connaissance, le dernier saint proclamé « *vivae oraculo vocis* » en Occident fut Saint Bruno, fondateur des Chartreux. L'Église locale avait arraché au Pape Urbain II, venu à Vienne (France) en 1098 pour prêcher la croisade, la reconnaissance de son saint.

Le système de béatification institué depuis lors prévient, certes, des abus, mais il n'empêche pas que d'autres problèmes se posent : désir explicable de certaines congrégations religieuses de mettre en valeur leurs saints, présentation parfois fleurie, émulations, etc.

Je dois dire, par ailleurs, que ces questions ont été évoquées à Vatican II, en particulier par le cardinal Suenens qui, lors d'une certaine intervention, avait fait remarquer l'habitude de chercher les saints surtout parmi les « professionnels de Dieu », prêtres, religieux ou religieuses, et d'oublier un peu les laïcs, qui constituent le peuple de Dieu dans sa majorité.

Dénoncer le saint sulpicien

Permettez-moi d'ajouter ici, avant d'aller plus loin, toujours à partir de la tradition orientale, qui est un fonds unanime de l'Église, que le saint n'est jamais un substitut de Dieu, ou un « mini-dieu », ainsi que les chrétiens protestants l'ont souvent reproché à leurs frères de la grande Tradition. Au contraire, ils sont des relais de Dieu qui, dans une ligne charismatique, maintiennent et transmettent le sens du Dieu vivant et libre, irréductible aux normes humaines. On pourrait alors comprendre comment certaines époques ont pu laisser leur empreinte et infléchir le style de nos relations avec nos frères aînés, les saints. C'est surtout, pour simplifier les repères, depuis le Moyen Âge mais surtout à partir de la Renaissance et de la Contre-Réforme en Occident que l'attitude de dévotion, certes justifiée mais souvent trop émotionnelle et

psychologique, tendait à devenir la règle de ce qu'on appelle le culte des saints. On pourrait dire que l'on risquait d'oublier ainsi la transparence du saint et on interprétait sa figure et son rôle d'après des besoins humains, et trop humains, qu'on projetait sur lui. Et on est arrivé ainsi à cette époque du 19^e siècle qu'on a pu décrire comme les images de Saint-Sulpice, une sainteté douceâtre et facilement consolatrice, qui faisait dire à Paul Claudel, dans son langage bourru : « *Ces saints que leurs mères ont faits de sang et d'amour, que le Saint-Esprit a refait de feu, et Saint-Sulpice de beurre.* »

L'universalisme qualitatif

On voit donc que l'actuelle controverse suscitée par les diverses images reçues de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'inscrit, malgré tout, dans un effort plus vaste pour mieux comprendre la vérité du saint et la présence de Dieu dans ce saint. « Lorsque tu couronnes leurs mérites, tu couronnes tes propres dons » (préface des saints de la Liturgie latine). Pourquoi ne pas considérer le travail de Jean-François Six, malgré certaines formules qui peuvent paraître choquantes, comme un effort, ne fût-ce qu'indirect, pour rejoindre une vérité qui n'apparaît que plus éblouissante ? Les précisions apportées sur le milieu familial, voire même sur le contexte social et politique de la France de l'époque, sont à verser au simple dossier historique. On peut même dire qu'il y a là un côté anecdotique qu'on apprend avec intérêt et un certain sourire. Ainsi, les essais de Charles Maurras d'exploiter, en vue

d'une mystique nationaliste, la figure de Saint Martin de Tours et de Thérèse Martin, qui se continuaient par la mystique de l'armistice le 11 novembre, fête de St. Martin. Il reste cependant l'indéniable : l'être même de celle qui fut et qui demeure Sainte Thérèse. Si vous me demandiez d'exprimer, autant que possible, non pas l'essence de sa sainteté mais les charismes ou, dirions-nous, le « chiffre » de sa sainteté, je vous dirais qu'elle apporte, au seuil de notre monde moderne exalté et angoissé à la fois, avant tout un étonnant sens de l'universalisme qualitatif.

Réfléchissons : le fait qu'une jeune moniale, abîmée dans la solitude finalement lumineuse de sa cellule, ait pu vibrer, sentir et porter la pesanteur de tout un monde pour la transformer en grâce d'acceptation et de liberté, n'est certainement pas banal. C'est tout simplement peut-être la force de ce qu'on appelle « vie contemplative » et qui n'est pas une autre vie que la vie quotidienne, mais cette même vie vue selon la dimension de la profondeur. Cette quatrième dimension du réel, qui échappe à notre condition euclidienne, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'y mouvait à l'aise avec ses innombrables frères et sœurs de partout et de tous les temps : les problèmes de la Chine, le sort d'un condamné à mort endurci, qu'elle n'avait jamais vu mais qui, à la suite de ses prières, retourne à Dieu dans ses derniers instants , et d'autres exemples, n'est-ce pas une assez extraordinaire preuve de sa présence effective au monde réel, présence qui continue au-delà de sa mort ?

Et puis, ce mot que nous n'épuiserons pas de sitôt, qui l'exprime peut-être tout entière, par-delà ses faiblesses, ses limites, ses angoisses mêmes : « *Je suis trop petite pour être damnée. On ne condamne pas les petits enfants* », où elle

retrouve une parole assez méconnue malheureusement, fondamentalement chrétienne, du père des moines de l'Orient et de partout, Saint Antoine Le Grand : « *Je ne crains plus Dieu, je l'aime* ».

En rencontrant aujourd'hui et toujours les saints de Dieu, c'est finalement un pressentiment de la résurrection déjà victorieuse que nous recevons en don¹¹.

P. André Scrima

La marche du moine roumain orthodoxe itinérant et celle de la carmélite dans son ascension spirituelle du mont Carmel se rejoignent par une même tradition contemplative, dans l'attente ardente de Celui qui est *l'Alpha et l'Oméga, le Maître de tout*¹².

SŒUR ÉLIANE

¹¹ Supplément de *L'Orient-Le Jour*, nouvelle série no. 84, du 13 au 19 janvier 1973, p. VIII et IX.

¹² Ap 1,8.

Illustration : Le Père P. Scrima, observateur au Concile Vatican II, comme représentant du patriarche Athénagoras, aux côtés du pape Paul VI et du P. Duprey, secrétaire du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens. Cette photo m'a été aimablement transmise par Anca Manolescu, responsable de l'Archive Scrima à Bucarest et elle n'a jamais été éditée en couleurs.



© Archive Scrima, New Europe College, Bucarest